

Baby-sitter Texte de Catherine Léger, mise en scène de Philippe Lambert

Nyotaimori Texte de Sarah Berthiaume, mise en scène de Sarah Berthiaume et Sébastien David

La meute Texte de Catherine-Anne Toupin, mise en scène de Marc Beaupré

Filles en liberté Texte de Catherine Léger, mise en scène de Patrice Dubois

Hervé Guay

Numéro 264, printemps 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89631ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Guay, H. (2018). Compte rendu de [*Baby-sitter* Texte de Catherine Léger, mise en scène de Philippe Lambert / *Nyotaimori* Texte de Sarah Berthiaume, mise en scène de Sarah Berthiaume et Sébastien David / *La meute* Texte de Catherine-Anne Toupin, mise en scène de Marc Beaupré / *Filles en liberté* Texte de Catherine Léger, mise en scène de Patrice Dubois]. *Spirale*, (264), 95–97.

Sexe, violence et technologies : l'hypermmodernité au féminin

Par Hervé Guay

BABY-SITTER

Texte de Catherine Léger,
mise en scène de Philippe Lambert *

FILLES EN LIBERTÉ

Texte de Catherine Léger,
mise en scène de Patrice Dubois *

LA MEUTE

Texte de Catherine-Anne Toupin,
mise en scène de Marc Beaupré *

NYOTAIMORI

Texte de Sarah Berthiaume,
mise en scène
de Sarah Berthiaume
et Sébastien David *



Filles en liberté. Photo : Claude Gagnon

La présence d'un noyau d'auteures dramatiques suivies par un public fidèle constitue un phénomène d'autant plus réjouissant qu'il semble s'être installé dans le paysage dramatique québécois depuis quelques années, et qu'il touche des filles d'âges et de tempéraments aussi différents que Sarah Berthiaume, Catherine Léger et Catherine-Anne Toupin. Les trois contribuent à la diversification des écritures et des esthétiques féminines, dont la richesse n'a rien à envier à celles de leurs collègues masculins. Leurs pièces recèlent néanmoins des préoccupations analogues – sexe, violence et technologies, pour faire court – et ont en commun une crudité et une ironie mordante appelant à redéfinir sur de nouvelles bases les contours du féminin et du masculin. Elles suscitent également la curiosité grâce à leur ancrage indubitable dans une hypermodernité à la fois inquiétante et fascinante, fertile en rapprochements et en syncrétismes improbables, hypermodernité que Nicole Aubert, dans ses travaux, associe notamment au consumérisme et au culte de la performance, parmi d'autres marques de l'excès qui accompagne une période vue comme une accélération de la modernité.

La confusion morale

En quelques pièces, Catherine Léger a imposé un univers dont le trait le plus vif s'avère la confusion morale qui touche ses personnages, qu'elle s'amuse à dépeindre avec ludisme et cruauté dans des comédies comme *Baby-sitter* et *Filles en liberté*, toutes les deux créées au Théâtre La Licorne en 2017. Dans la première, la confusion morale naît de la blague sexiste (« *Fourre-la dans le cul* ») lancée par Cédric à une journaliste en plein cœur d'un reportage diffusé à télévision, blague qui secoue ses proches et mène à son congédiement d'Hydro-Québec. Brodant sur un fait divers qui a fait les manchettes, Léger imagine à Cédric une compagne terre-à-terre qui vient d'accoucher d'une fillette et un frère journaliste bien décidé à tirer parti de cette gaffe en se proposant d'écrire avec lui un livre d'excuses aux femmes. Le trio est cependant

fortement perturbé lorsque Cédric embauche une *baby-sitter* qui agit comme révélateur des fantasmes de chacun. Le média de masse change dans la pièce suivante, *Filles en liberté*, où c'est la pornographie diffusée sur internet qui retient l'attention de presque tous les individus : moyen de faire de l'argent sans trop travailler, pour Méli ; stimulant sexuel habituel pour les professeurs de cégep Pascal et Nick, mais aussi pour le concierge et ancien drogué Alain ; objet de vengeance potentiel pour Chris, jeune fille ayant causé un grave accident sur l'autoroute en faisant un demi-tour pour aller chercher les talons hauts oubliés chez elle. Seule l'étudiante en droit Cynthia semble échapper à l'emprise de la *porn*, occupée qu'elle est à réussir ses examens grâce à l'*abortion doping*, technique employée autrefois par les sportives de l'ancien bloc soviétique qui consiste à tomber enceinte juste avant une compétition pour améliorer sa performance et à se faire avorter une fois les résultats obtenus. En somme, nul n'a la conscience nette dans ces comédies où les hommes sont allègrement caricaturés et les jeunes femmes dotées d'envies peu avouables, qu'elles assument néanmoins avec aplomb. Méli, la créatrice du site pornographique *Filles en liberté*, où s'entrechoquent, dans le plus grand désordre, féminisme, écologisme et nationalisme, est particulièrement emblématique de cet état d'esprit : à la fois décrocheuse, cynique, amoureuse d'un professeur plus âgé qu'elle dont elle veut des enfants, réfractaire au travail et aux leçons masculines. Elle n'hésite pas à se lancer « *dans la pornographie équitable "pondue" par des filles en liberté* », dont les scénarios sont basés sur l'histoire du Québec, pour montrer ce qu'elle a dans le ventre et « *redonne[r] aux jeunes la fierté d'être Québécois* ». Sa conception de la liberté et du féminisme, ses velléités nationalistes ainsi que l'exploitation mercantile de la sexualité à laquelle elle s'adonne ont beau être passablement tordues, on ne peut qu'admirer l'impudence et l'obstination dont elle fait preuve pour les intégrer à son projet. Elle est à cet égard le pur produit d'une

hypermodernité qui carbure au nombre de clics et où rares sont ceux qui se soucient des moyens par lesquels une personne s'enrichit ou se fait connaître. Il est clair que Méli, à l'instar de tous les personnages de Léger, évolue dans une société ayant liquidé sans regret, mais peut-être pas sans nostalgie, des idéaux collectifs et émancipateurs au profit d'un consumérisme et d'un individualisme forcenés qui laissent toutes et tous insatisfaits. Mais plus que cette insatisfaction et les fantasmes qu'elle génère, avec lesquels les jeunes femmes doivent composer, c'est leur indifférence à l'égard de la violence, de la souffrance des autres, de l'exploitation qu'elles engendrent, en un mot, l'inhumanité qu'elles secrètent, qui font des créatures de cette auteure des êtres si représentatifs de notre temps.

Le réveil de la bête

Ce topos de l'inhumanité est aussi bien présent dans *La meute* de Catherine-Anne Toupin. Ici, cette perte d'humanité replonge les protagonistes dans l'animalité, les ramène à l'état de bête, qu'elle traque ou soit traquée, qu'elle suscite la peur ou la subisse. La réversibilité de la nature humaine fait donc partie de l'équation, et elle est habilement exploitée dans ce suspense policier, très affirmé dans le titre de la pièce en forme de poursuite qui souligne aussi l'animalité et la violence ambiantes. Ce que cache davantage ce titre, c'est le climat de tension sexuelle et l'arrière-plan technologique sur lesquels repose ce drame psychologique. Celui-ci pourrait facilement être adapté au cinéma tant les deux derniers tiers de la pièce sont fermement ancrés dans le réalisme. La première partie échappe cependant à cette emprise et nous fait entrer dans l'esprit tourmenté d'une femme au début de la quarantaine qui vient d'être congédiée et que hantent des menaces sexuelles d'une rare violence. On apprend ensuite que Sophie a conduit toute la nuit pour fuir la ville et trouver refuge dans une maison de campagne où habitent une tante accommodante et son neveu au chômage. Le reste de ce huis clos relate à petits pas la vengeance méthodique méditée par la victime sur le pauvre type qui la harcelait sur internet.

S'il faut convenir que la progression dramatique de *La meute* demeure assez classique et aurait pu être resserrée, reconnaissons que Toupin fait preuve de plus d'innovation dans l'esquisse du personnage de Sophie, cette femme déterminée que l'auteure incarne elle-même, et dans la relation perverse qu'elle crée avec Martin (surprenant Guillaume Cyr) qui, sous ses dehors de bon gars, nourrit une colère sourde qu'il tourne vers les femmes au lieu de s'en prendre à la compagnie qui l'a mis à pied. La scène où Sophie amène ce garçon enveloppé à se dévêtir et à poser pour elle est particulièrement troublante. La tante au passé de fêtarde qui lui sert de mère de substitution est d'ailleurs droitement campée par Lise Roy, et constitue un contrepied bienvenu aux stéréotypes de la mère dominatrice ou de la vieille fille que l'on retrouve habituellement dans les *thrillers*. Là où l'auteure de *La meute* impressionne le plus, cependant, c'est dans son maniement d'une langue et de situations très crues portées par une héroïne vengeresse qui n'a pas froid aux yeux et se révèle sans pitié face au maillon faible d'une meute qui a failli avoir sa peau. On peut regretter le caractère trop explicatif du monologue précédant la scène finale, qui s'avère, elle, plus dialectique. Dans le registre qu'elle a choisi, Toupin parvient toutefois à démontrer clairement à quel point internet est à même de réveiller l'animalité sommeillant en chacun de nous, ne serait-ce qu'en déchaînant des dérives sexistes et de la violence verbale qui, contrairement à ce que plusieurs individus veulent bien croire, ne sont pas toujours sans conséquence.

Place aux fantasmes

À première vue, *Nyotaimori* de Sarah Berthiaume est la pièce qui s'inscrit le moins dans la triade sexe, violence et technologies évoquée au début de ce texte, sans doute parce que les liens que l'auteure de *Yukonstyle* (2013) tisse entre les trois thèmes sont plus lâches, que l'action verse soudainement dans l'onirisme et qu'elle est moins centrée. En effet, l'intrigue gravite autour de trois figures principales plutôt que d'une seule, bien que Maude, qui

se dit « *chroniqueuse-rechercheuse-rédactrice-blogueuse-auteure-journaliste-chargée-de-projet-gestionnaire-de-communauté-ish* », y occupe davantage d'espace que la travailleuse indienne de l'industrie du sous-vêtement Priya Patel et que l'adepte des principes du toyotisme Hydeai Komatsu. Cela tient notamment à la manière dont Berthiaume compose sa pièce en établissant un réalisme passager avant d'opérer des bifurcations fantasmagiques stupéfiantes et de provoquer des croisements inusités qui font tout le charme de son écriture tour à tour terre-à-terre et aérienne.

Et pourtant, les trois thèmes sont bien présents. La pigiste Maude trempe dans les technologies, qu'elle interviewe un créatif armée de son cellulaire, travaille pour divers médias ou soit vissée à son ordinateur de jour comme de nuit pour remanier des textes ou pour écouter des vidéos abrutissantes. La violence est ici attachée à l'exploitation des travailleurs et à la performance insensée qui est requise d'eux dans tous les domaines, aussi bien en Amérique qu'en Asie. Quant à la sexualité, elle se manifeste ici principalement sous la forme du désir et du fantasme, qui traversent la pièce de part en part, contrepoin d'un monde où le travail occupe tant de temps qu'il empêche les êtres de s'étreindre, de rêver et de glisser négligemment dans la sensualité. Chez Berthiaume, c'est le libre entremêlement des dialogues, des monologues et de la narration qui permet ces passages de la réalité au rêve ou, si l'on préfère, la création de mondes possibles où se croisent, sur le mode du fantasme et d'une poésie surréelle et saugrenue, Maude, Priya et Hydeai, les trois échappant ainsi à une situation sans issue. La pièce est d'ailleurs conçue par Berthiaume pour trois interprètes protéiformes dont la tonalité – j'utilise ce vocable imprécis, faute de mieux – est censée les aider à passer d'une configuration de personnage à l'autre, ce qui a été réalisé avec brio par Christine Beaulieu, Macha Limonchik et Philippe Racine dans la mise en scène de l'auteure.

L'hypermodernité décrite par Nicole Aubert comme « *surchargé[e] d'événements qui encombrant aussi bien le présent que le passé proche* » est saisie par Léger, Toupin et Berthiaume de façon similaire. Figurent au nombre de ces similarités l'omniprésence des technologies et des médias, celle de la violence à l'égard des femmes en particulier, mais aussi le rapport trouble à la sexualité : tantôt envahissement pornographique, auquel la vengeance sexuelle peut être associée, tantôt banalisation de l'hypersexualisation, tantôt empêchement de la sensualité en raison de la logique de la performance qui prévaut partout. En un mot, les trois auteures décrivent la réification, l'aliénation et la dépersonnalisation des rapports humains, et la dégradation des relations entre les hommes et les femmes, lesquelles tendent à devenir (ou souhaitent devenir) des objets pour autrui, à l'instar de Maude, dans *Nyotaimori*, qui veut échapper ainsi à un monde où tout va trop vite. Cela étant, au lieu de conduire à un théâtre expressionniste ou de se faire école de désespoir, la déshumanisation constatée par ces auteures conduit à des œuvres dramatiques toniques, à l'humour grinçant, à des héroïnes qui refusent le monde tel qu'il est, même maladroitement, peut-être moins pour le changer que pour s'opposer à un destin tracé d'avance ou pour en arrêter momentanément le cours. Bref, des pièces où les stratégies de survie des unes et des autres épatent – et du coup activent la réflexion – plutôt que de décourager. ■

* *BABY-SITTER*. Texte de Catherine Léger, mise en scène de Philippe Lambert. Avec David Boutin, Isabelle Brouillette, Victoria Diamond et Steve Laplante. Une production du Théâtre Catfight. Présentée au Théâtre La Licorne, à Montréal, du 18 avril au 10 mai 2017.

* *FILLES EN LIBERTÉ*. Texte de Catherine Léger, mise en scène de Patrice Dubois. Avec Hugues Frenette, Laetitia Isambert, Etienne Pilon, Clara Prévost, Christian E. Roy et Catherine St-Laurent. Une production du Théâtre P.A.P. Présentée au Théâtre La Licorne, à Montréal, du 7 novembre au 2 décembre 2017.

* *LA MEUTE*. Texte de Catherine-Anne Toupin, mise en scène de Marc Beaupré. Avec Guillaume Cyr, Lise Roy et Catherine-Anne Toupin. Une production de La Manufacture. Présentée au Théâtre La Licorne, à Montréal, du 16 janvier au 17 février 2018.

* *NYOTAIMORI*. Texte de Sarah Berthiaume, mise en scène de Sarah Berthiaume et Sébastien David. Avec Christine Beaulieu, Macha Limonchik et Philippe Racine. Une création de La Bataille en coproduction avec le Centre du Théâtre d'Aujourd'hui. Présentée au Théâtre d'Aujourd'hui, à Montréal, du 16 janvier au 3 février 2018.